

## Refuser le statut privilégié accordé aux guerres par l'historiographie<sup>1</sup>

### Abstract

One cannot deny that acts of war are frequent in historical narratives. However, it is possible to refuse to consider them as turning points in the evolution of societies. That is why laudatory and heroic interpretations of armed conflicts need to be critically assessed. In addition, such violent events should not be considered as leading from one era to another, as is too often the case in our historiography.

Quelle que soit la façon dont on aborde l'histoire des sociétés, la guerre reste sans doute l'un des paramètres les plus importants, en tout cas dans l'historiographie des pays occidentaux<sup>2</sup>. Et cela notamment dans l'histoire événementielle, où les guerres s'imposent comme les vecteurs déterminants des évolutions et des changements historiques. Il n'est donc guère étonnant que la mémoire collective retienne en premier lieu ces périodes de violences, dont les échos se confondent avec les nombreux monuments érigés en hommage aux soldats tombés, dit-on, « *au champ d'honneur* ». La commémoration actuelle de la « Grande » Guerre n'est, en ce sens, qu'un exemple de plus illustrant la place dominante des conflits armés dans nos cadres de références historiques.

Expliquer les raisons de ce statut particulier des guerres exigerait des analyses multiples et complexes. Il s'avère également difficile d'esquisser un concept capable de relativiser leur position privilégiée au sein de l'historiographie. C'est pourquoi je me contenterai de relever et de discuter ici deux phénomènes dont la persistance et la portée ont inscrit la guerre au centre de la pensée historique. Dans un premier temps, il s'agira de rappeler la force rhétorique des philosophes et hommes de lettres qui accordent à la violence et à la guerre un statut fondamental dans la vie des sociétés. Après quoi, il conviendra de souligner le rôle joué dans la valorisation des guerres par le découpage chronologique opéré dans l'historiographie, pour envisager ensuite

<sup>1</sup> Intervention à la table ronde finale de la 2<sup>e</sup> Conférence de l'AIRDHSS / Cours du GDH 2014.

<sup>2</sup> KOLKO Gabriel, *Un siècle de guerres. Politique, conflits et société depuis 1914*, Québec & Paris : Les Presses de l'Université Laval & L'Harmattan, 2000 ; DÜLFFER Jost, *Im Zeichen der Gewalt. Frieden und Krieg im 19. und 20. Jahrhundert*, Köln : Böhlau, 2003.

quelques approches susceptibles de contourner ou du moins de tempérer cet état de fait.

Rappelons, tout d'abord, que la pensée philosophique occidentale est largement travaillée par la question de la violence armée. Or, aussi longtemps que la guerre reste approuvée voire exaltée sur le plan philosophique, toute critique historique à ce sujet demeure vaine. Mais regardons comment s'expriment et s'articulent ces louanges.

La guerre, écrit par exemple Hegel,

*« préserve la santé morale des peuples; elle est comme le vent qui, soufflant sur la mer, empêche l'eau de pourrir. Une paix durable ou même éternelle provoquera le pourrissement des peuples »*<sup>3</sup>.

Répandu de diverses manières, ce raisonnement où la guerre est envisagée comme une force purificatrice qui revivifie la société a fortement imprégné l'imaginaire intellectuel et politique. Et cela même en Suisse, un pays qui se vante pourtant de pratiquer une politique de paix.

En témoigne notamment l'historien bâlois Jacob Burckhardt, dont le discours postule que la paix favorise l'existence d'un trop grand nombre d'individus chétifs ou mentalement déficients, pour conclure que *« la guerre honorera de nouveau les vraies forces sociales »*<sup>4</sup>.

Quant à Gonzague de Reynold, un aristocrate fribourgeois né en 1880 et aujourd'hui encore maître à penser des conservateurs, il salue la Première Guerre mondiale en ces termes :

*« Les voici enfin les grandes journées qui vont remuer la pâte rance et durcie de notre vieux monde et le repêtrer dans le sang, et le renouveler ! Depuis longtemps, je les sentais venir, et je n'étais pas seul. Je ne puis m'empêcher de les saluer,*

*comme on salue l'orage, fût-il dévastateur, qui succède aux heures étouffantes et mornes. Les vieilles idées vont se briser comme des souches sèches et des feuilles mortes. »*<sup>5</sup>

Ici comme ailleurs, la culture de la guerre est donc bien présente, que ce soit comme moteur de l'histoire ou comme principe salvateur des progrès de l'humanité – une conception que le darwinisme social convertit en loi de la nature. Sans oublier que cet état d'esprit est nourri, entre autres et de différentes façons, par des valeurs au fondement de nos sociétés, telles la virilité, la bravoure, la gloire, l'innovation...

Toute démarche critique devrait donc prendre en compte et déconstruire ces enracinements particuliers de la guerre dans la culture occidentale. L'historiographie, de son côté, n'accorde pas seulement une large place aux faits de guerre, mais ceux-ci y occupent trop souvent une place déterminante. C'est le cas lorsqu'une guerre articule le passage d'une époque à une autre, avec pour conséquence d'ériger une violence événementielle en moment primordial et décisif de l'évolution historique.

Prenons un exemple concret : 1914, année du déclenchement de la Première Guerre mondiale, est considérée par maints historiens comme le début du xx<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire le point de franchissement vers une nouvelle époque. À bien des égards, toutefois, cette césure chronologique est discutable, pour ne pas dire arbitraire. En effet, on pourrait tout aussi bien la situer aux environs de 1890, lorsque les problèmes de la société industrielle, capitaliste et colonialiste commencent à ébranler la vie sociale, tandis que s'épanouissent des nouvelles technologies (électricité, automobile). De sorte que la Première Guerre mondiale, dès lors inscrite dans un processus historique ouvert, serait analysée et comprise non pas telle une terrible fatalité ou une fabrique à héros, mais comme le résultat d'une évolution sociale et poli-

<sup>3</sup> HEGEL Georg Friedrich Wilhelm, *Grundlinien der Philosophie des Rechts* (1821), Werke 7, Frankfurt/M. : Suhrkamp, 1986, p. 492-493.

<sup>4</sup> BURCKHARDT Jakob, *Weltgeschichtliche Betrachtungen*, Bern : Halbwag, 1941, p. 255.

<sup>5</sup> Lettre de Reynold à Alexis François, 9 août 1914, cit. in MATTIOLI Aram, *Zwischen Demokratie und totalitärer Diktatur. Gonzague de Reynold und die Tradition der autoritären Rechten in der Schweiz*, Zürich : Orell Füssli, 1994, p. 91.

tique mal gérée. Et les difficultés structurelles de 1900 perdurant bien au-delà du conflit, son dénouement ne saurait non plus marquer la fin d'une époque.

Quant aux commémorations, on doit constater que ce genre de manifestation confirme le prétendu poids déterminant des guerres dans l'évolution historique. Car à déployer toutes les facettes d'un conflit armé, même dans ses aspects les plus cruels et destructeurs, on renforce la fascination exercée par tout événement érigé au statut d'un fait extraordinaire – ce qui ne facilite nullement son interprétation critique. Dans ce sens, je me suis souvent demandé pourquoi les périodes propices à la paix n'avaient jamais suscité des commémorations comparables.

Pour sortir de cette impasse, le mieux consiste sans doute à éviter d'étudier une guerre comme une époque fermée sur elle-même, mais de l'inscrire dans une durée qui permet d'observer les évolutions qui la précèdent, tout en cherchant à identifier les circonstances et les hommes qui ont favorisé son déclenchement. Ainsi, la guerre n'apparaîtra plus comme un « accident » inévitable, mais comme la conséquence d'un enchaînement d'événements et de décisions prises au fil du temps par les acteurs de l'histoire.

Par cette démarche, on évitera aussi la fâcheuse tendance à attribuer la responsabilité d'une guerre à un collectif anonyme, voire à une société tout entière, au lieu de désigner les personnalités, les courants politiques, les militaires ou les représentants de l'économie qui recourent aux hostilités pour défendre leurs propres intérêts ou atteindre des objectifs particuliers. Une approche qui me semble actuellement trop négligée dans de nombreuses études publiées à l'occasion de la commémoration de 1914 et de la Première Guerre mondiale.

Et toujours dans le souci d'arracher à la guerre son aura si particulière, il serait souhaitable que les programmes scolaires introduisent davantage de réflexions sur les solutions non violentes à mettre en œuvre dans les situations conflictuelles. Sans oublier qu'il n'est pas interdit d'ouvrir le débat sur



Le 9 janvier 2014, le ministre de l'Éducation britannique Michael Gove soutient la thèse de la responsabilité allemande exclusive dans la Première Guerre mondiale pour justifier un nouveau programme scolaire faisant la part belle au patriotisme anglais. L'historien australien Christopher Clark, professeur à Oxford, venait pourtant de montrer dans *Les somnambules*\* que les raisons de la Grande Guerre reposaient plutôt sur un contexte de crise européenne incarné par des personnalités et des acteurs de premier plan se partageant les responsabilités, sans que rien ne soit jamais vraiment inéluctable.

Voir le compte rendu critique de Lyonel Kaufman (HEP Lausanne) in : <http://lyonel-kaufmann.ch/histoire/2014/08/13/compte-rendu-les-somnambules-de-christopher-clark/>, consulté le 29 juin 2015.

Plus largement, l'histoire enseignée parvient-elle à montrer que des états parmi les plus honorables aujourd'hui – les USA, la France, l'Allemagne, la Suisse... – ont été un jour les plus cruels dans les guerres qu'ils ont conduites en toute responsabilité ? C'est la question que pose Stephen M. Walt, professeur à Harvard en historien du temps présent : « *Peut-on être certain que l'EI ne deviendra pas un jour membre légitime de la communauté internationale, avec un siège aux Nations Unies ?* »

\* Cf. par exemple CLARK Christoph, *Les somnambules. Été 1914 : comment l'Europe a marché vers la guerre*, Paris : Flammarion, 2013.

les alternatives possibles au déclenchement de tel ou tel conflit, ce qui contribuerait à tordre le cou à toute interprétation fataliste.

Certes, et j'en suis bien conscient, il ne sera pas facile de détrôner l'idée que les guerres constituent les lieux forts de l'Histoire. La situation est compliquée, car outre les valeurs déjà évoquées, la culture quotidienne actuelle – le cinéma, la télévision, l'Internet et ses jeux – est traversée par moult formes de bellicisme. Citons à ce titre les communications visuelles qui utilisent la violence pour produire des sensations esthétiques fortes, avec pour effet de banaliser la guerre, ou pire de la transformer en spectacle, voire en arène d'un passe-temps ludique.

Briser cette culture belliqueuse ne dépend donc pas de la seule motivation du corps enseignant. Mais insister sur le fait que le déclenchement d'une guerre est imputable à des hommes, et en général à quelques individus de l'élite politique, économique ou militaire, permet au moins de désigner des responsables et, partant, de mettre en perspective les motifs de leur décision. Après quoi, mais après quoi seulement, il devient possible de montrer que d'autres alternatives existaient.

Car l'enjeu est là: désenclaver les périodes de guerres pour faire émerger le potentiel de solutions pacifiques aux antagonismes à l'œuvre dans toute société.

## L'auteur

**Hans-Ulrich Jost** est né en 1940. Après des études en histoire et en sociologie aux Universités de Zurich et de Berne, il a été professeur ordinaire d'histoire contemporaine à l'Université de Lausanne de 1981 à 2005. Il a notamment présidé la Commission pour la publication des Documents diplomatiques suisses de 2005 à 2014.

<http://home.citycable.ch/josthistoire/index.html>  
[hans-ulrich.jost@unil.ch](mailto:hans-ulrich.jost@unil.ch)

## Résumé

S'il est inévitable que les faits de guerre occupent une large place dans les récits historiques, on peut toutefois refuser d'y voir les jalons décisifs pour l'évolution des sociétés. Dans ce sens, il s'agit non seulement de soumettre à la critique les interprétations élogieuses ou héroïques des conflits armés, mais d'éviter que ces périodes de violences événementielles n'articulent le passage d'une époque à une autre – comme c'est trop souvent le cas au sein de notre historiographie.